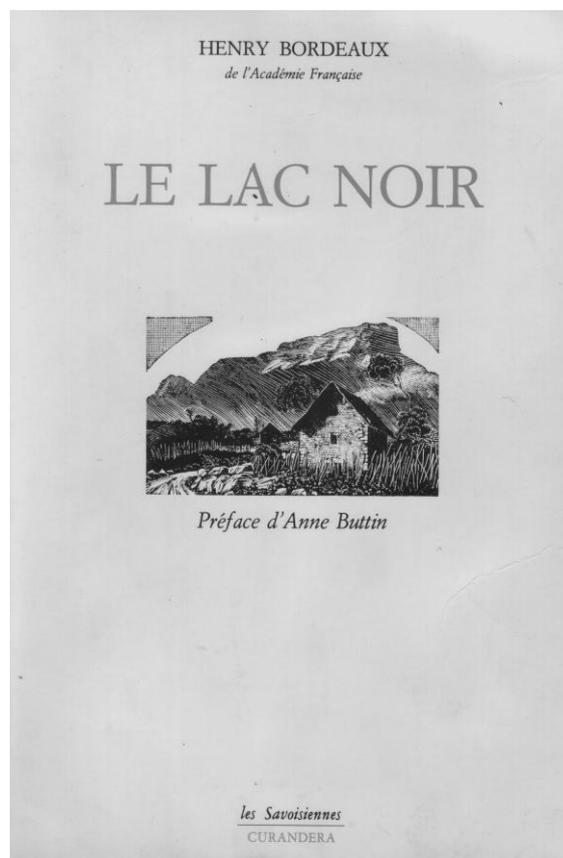


QUELQUES ROMANS

D' HENRY BORDEAUX



CHOISIS ET PRESENTES

par Danielle Costaz

LE LAC NOIR

1903

Parmi tous les romans d'Henry Bordeaux, « Le Lac noir » est à l'heure actuelle le plus recherché chez les bouquinistes. Deux thèmes s'y mêlent, la justice et la sorcellerie. Nous savons qu'Henry Bordeaux avait une formation d'avocat et qu'il succéda à son père pendant cinq années, à Thonon, avant de s'adonner à nouveau à sa passion littéraire. Mais ces années-là pétriront son esprit et son œuvre s'en trouvera toute imprégnée.

Dans la préface du « Lac noir », Mme Anne Buttin écrit : « Il est effectivement de tradition de présenter la Savoie comme procédurière »... Plus qu'ailleurs en France, en Auvergne, en Bretagne ? Pas forcément, mais comme le médecin ne rencontre que des malades, l'avocat reçoit des gens en mal de justice et Henry Bordeaux, se souvenant d'un paysan, dans l'Introduction du « Carnet d'un stagiaire », ne manque pas de se gausser : « Je me rappelle un vieux fermier que la vue du papier timbré rajeunissait : Hé, me disait-il, un petit procès, ça fouette le sang ! »

Mais la lenteur de la justice exaspérait les foules, en ce temps-là... déjà. Toujours dans « Les carnets d'un Stagiaire », on peut lire en effet : « La vie s'écoulait comme une procession. Le Sénat de Savoie laissait dormir les causes et dormait avec elles. Un jour, un curé qui plaidait et attendait vainement un arrêt, laissa tomber dans son sermon son dépit des lenteurs. Il prêchait à ses paroissiens sur la Passion et quand vint la condamnation du Juste, il s'écria dans un transport qui mêlait à sa pieuse indignation le souvenir de ses intérêts en souffrance: Seigneur Jésus, que n'avez-vous été jugé par notre respectable Sénat de Savoie ! De renvoi en renvoi, vous ne seriez pas encore mort sur la croix ! Il fut blâmé publiquement. Encore était cruel. » On serait tenté de voir dans la lenteur décriée de la justice un argument d'actualité mais le fait que ce roman soit toujours de notre temps réside plutôt dans l'action d'un juge tenace et honnête, d'une sincérité émouvante, comme ceux que l'on peut voir régulièrement dans les séries télévisées très prisées de nos jours. Et le juge Girardet s'inscrit tout naturellement dans cette éthique. Le lieu, maintenant : Même si l'endroit n'apparaît pas comme essentiel à la trame de l'histoire, l'adjectif « noir » sied à l'atmosphère du roman.

Que dire de ce lac ? Nous savons par Jean-Pierre Martinot, auteur des « Lacs de Savoie » paru en 1982 chez Glénat, que ce lac est situé à un kilomètre au pied du Granier et que de tous les lacs dits noirs, il en existe neuf en Savoie, c'est le moins élevé. Si les autres lacs alpins sont nés d'un processus de glaciation, celui-ci résulte de l'écroulement du Granier, comme le lac Saint-André du reste.

Ce modeste plan d'eau d'un demi hectare n'a que quatre mètres de profondeur au maximum et, comme nous le montre la photo, il est envahi de plantes aquatiques souvent enchevêtrées. Les histoires les plus dantesques lui ont été prêtées et les formes entrevues dans ses profondeurs seraient plus des troncs d'arbres déracinés que des cadavres d'Allemands ou de Résistants comme on l'a prétendu pendant la guerre.



... un étrange reflet ...

Qui dit « noir » annonce de sombres histoires, de sorcellerie de préférence. Mme Michèle Broccard, dans son livre « La Sorcellerie en Savoie » (1986), décrit complaisamment les sorts et les anathèmes que l'on ne manquait pas de se jeter entre voisins irascibles, par l'intermédiaire du sorcier ou de la sorcière de préférence, lesquels arrivaient à des résultats inattendus en utilisant quelques cheveux, des rognures d'ongles ou des urines bien souvent. Cela peut sembler rétro.

... Il reste de ces pratiques moyenâgeuses des scories plutôt prospères. N'oublions pas que les consultants de tarots, les mages scrutateurs de boules de cristal et les élucubrations des marabouts directement parachutés d'Afrique font fortune partout dans le monde en ce vingt et unième siècle. Et l'agitation actuelle n'est pas prête de les modérer.

Il semblerait qu'Henry Bordeaux se soit inspiré d'un ouvrage réédité en 1897, soit cinq ans avant « Le Lac noir », dont on ne connaît plus que deux exemplaires originaux : « Questions notables sur le sortilège » d'Emmanuel Delville (1697). Il donne d'ailleurs au meurtrier présumé de son roman le nom de Gavot, sorcier célèbre en Savoie, arrêté à la Motte, pendu puis brûlé.

Venons-en enfin à l'intrigue dramatique. Le 15 mai 1869, le juge Girardet est appelé à Apremont, au lieu dit Le Seulet, où l'on vient de trouver, dans sa chambre en haut de l'échelle de meunier, le cadavre d'une jeune femme sur le point d'être mère, éventrée à coups de couteau. Son mari l'a découverte au retour des champs, la morte était déjà refroidie. Les prunelles dilatées de la pauvre martyre à qui l'on n'a pu fermer les paupières en disent long sur la terreur qui a accompagné l'acte barbare. Le docteur Chenavaz qui a terminé son examen donne ses conclusions : la mort remonte à sept ou huit heures, la digestion n'était point commencée. Il ajoute : « la mort a dû être presque instantanée. La malheureuse a été frappée au bas-ventre d'un coup de couteau, dont la violence révèle une force peu commune. Elle était à la veille d'accoucher. L'assassin s'est acharné sur elle. C'est à croire qu'il en voulait à l'enfant. L'instrument du crime doit être un poignard long, effilé et tranchant comme un rasoir, une arme perfectionnée ou un instrument de chirurgie. »

Qui a pu commettre un tel acte, une telle monstruosité ? Peut-on soupçonner l'époux qui est sur le point de défaillir de douleur ? Monsieur le curé s'emploie à le reconforter : « C'était une brave et honnête femme, dit-il. Dieu ne l'a pas épargnée. Maintenant, elle goûte le repos céleste. Elle est heureuse, Claude, je te le dis. »

Le juge se demande si le mari n'a pas éconduit quelque rival avant d'épouser Mélanie Micheton, il y a un an. Il décide de se rendre à l'orphelinat d'où elle venait et, se rendant aux Marches, il remarque une autre habitation à une soixantaine de mètres de la maison du crime. C'est celle des époux Gavot qui, de voisins deviendront témoins puis suspects car la discorde régnait entre les deux familles.

Et quand il s'avère que Gavot dit Lamadoux a déjà été condamné deux fois pour avoir fait le coup de poing, plus rien n'arrête la justice pressée de donner un coupable en pâture à la vindicte publique.

De nombreux témoins dignes de foi déposent, la culpabilité de Lamadoux s'avère évidente du fait d'échange d'injures entre les deux voisins qu'une affaire de terrain oppose. Cependant, trois femmes enceintes se sont plaintes, dans les mois précédant l'affaire, d'avoir été assaillies par derrière et d'avoir pu échapper à leur agresseur sans l'avoir identifié mais ces faits ne semblent pas troubler les enquêteurs

Quelques témoignages achèvent de démontrer la culpabilité de Lamadoux. Successivement, Philibert Ducroz, d'Aprémont, Péronne Chappaz, d'Aprémont, Joseph Ménillet et Casimir Levenchy relateront des échos d'âpres disputes et d'injures proférées par Lamadoux contre son voisin suite à un procès qui les oppose : « ... que mon argent te brûle les mains, que ta femme enfante d'un chien ! ...etc...etc... ». Pour ce, il ne manque ni d'imagination ni d'épithètes qui font le bonheur des chaumières du village à l'heure du souper.

Dans sa déposition, le maire d'Aprémont donne également des renseignements très défavorables sur son administré. Et celle du sorcier de Myans révèle des mœurs et des superstitions que l'on croyait disparus depuis fort longtemps. Gaspar Gruz, s'il se présente humblement aux hommes de loi comme simple cultivateur- il travaille d'ailleurs une vigne qui jouxte celle de Fraizier - est plutôt connu de tous sous le nom de sorcier. Outre l'art de rebouteur qu'il pratique sur les gens comme sur les bêtes, il connaît les plantes et leurs vertus médicinales, manipule la baguette de coudrier qui indique la présence de l'eau en se redressant comme un orvet, détruit les insectes nuisibles par sa seule volonté, assure le gain des procès, enfin, jouit d'une renommée et d'une puissance fondées sur trente ans de pratique. On lui offre des œufs frais pondus, des lapins, des volailles, du beurre décoré d'entrelacs et même de jeunes chevreaux destinés à gagner sa bénédiction.

Il raconte que le mois dernier, Claude Fraizier est venu quémander sa protection contre les maléfices de Gavot. Ce dernier, hélas, connaît les herbes qui empêchent les vaches de vèler. Que penser d'un homme qui a l'audace de jouer au sorcier amateur ? Plus tard, le sorcier indiquera où trouver l'arme du crime, dans la grange des Gavot, et c'est un couteau effilé et sanglant que l'on y retirera bel et bien du foin.

Enfin, la dernière déposition, celle d'Etienne Perraz, des Marches, qui a vu, de ses yeux vu, un homme de haute taille sortir de la maison de Fraizier à l'heure présumée du crime, reconnaît sans l'ombre d'une hésitation Gavot bien que l'assassin ne lui soit apparu que de dos. Mais une telle stature ne s'oublie pas.

Les époux Gavot sont condamnés d'avance et son enquête terminée, le juge Girardet peut enfin profiter d'un congé bienvenu. Il attend son ami Laniel. Le tandem n'arrive pas à se retrouver sur la même longueur d'ondes, expression qui n'a jamais été aussi appropriée, le juge ne pensant qu'à ce procès insatisfaisant et Laniel à l'ouvrage qu'il prépare sur la sorcellerie. Mais l'évocation du sorcier de Myans les réunit tout à coup : enchanteurs, femmes envoûtées, sabbats qu'on appela aussi synagogues, bouillons compliqués, entrailles d'enfant fraîchement enterré servant à composer des poudres et tutti quanti les emportent dans un monde de magiciens peu souvent bien intentionnés.

Jusqu'à ce qu'un livre de magie datant du dix-septième siècle et mentionné dans les procès en sorcellerie comme l'ouvrage le plus inspiré de Satan, que Laniel achètera pour deux louis d'or à une vieille femme venue de Maurienne, qui serait d'ailleurs la mère de Gaspard Cruz, leur apporte la révélation inespérée. Dans le chapitre « Si les sorciers peuvent devenir invisibles », on peut lire ceci : « Si tu veux devenir invisible, ayant fait profession solennelle et invoqué le roi de la terre et de l'enfer, mange le cœur d'un enfant arraché du sein de sa mère... »

Réalisant avec émoi qu'il s'est trompé, dès onze heures du matin ce même jour, le juge Girardet remuera ciel et terre afin que la culpabilité du Sorcier de Myans soit établie et déposera -fait assez rare- contre les conclusions de son enquête remises au tribunal. D'autres témoignages permettront alors d'innocenter Gavot et les époux seront relâchés après le procès où il apparaît que la haute silhouette du sorcier pouvait aisément se confondre avec celle de Lamadoux. Ainsi, grâce à la pugnacité d'un jeune juge honnête et après bien des péripéties, justice fut rendue, même si le dernier mot revint tout de même au sorcier de Myans.

Mais il faut lire « Le Lac noir » pour en connaître toute l'histoire émaillée de splendides descriptions de ce coin de Savoie où l'éboullis du Granier, l'histoire de la famille Montmayeur, les tours de Chignin revivent pour notre plus grand bonheur.

De pittoresques descriptions de personnages, qu'ils soient rustiques, ecclésiastiques, gendarmes ou robins, nous permettent de retrouver avec émotion ce coin du Bassin chambérien tel qu'il se présentait à la fin du dix-neuvième siècle.



... Et, dominant le lac, la silhouette inquiétante du Granier.

LES ROQUEVILLARD

1906

Ce roman nous touche particulièrement puisque la capitale savoyarde est le lieu d'un drame tout à fait cornélien. Dans Chambéry, le nom de Roquevillard est synonyme d'honneur, de probité, de prospérité aussi. François, le chef de famille, est un avocat réputé qui partage sa vie familiale entre l'appartement de la place du château et le beau domaine de la Vigie, au-dessus de Cognin, en face de Vimines.



C'est d'ailleurs par une splendide scène de vendanges, que l'auteur amorce son récit : « Du sommet du coteau, la voix de Mr François Roquevillard descendit vers les vendangeuses qui, le long des vignes en pente, allégeaient les ceps de leurs grappes noires... les divers plans se distinguaient mieux aux colorations : la Mondeuse vert et or, le Grand Noir et la Douce Noire vert et pourpre... En face de la Vigie, l'ombre du soir envahissait les coteaux de Vimines et de Saint-Sulpice rapprochés de la chaîne de l'Epine qui reçoit les soleils couchants, et, plus bas, le val sinueux de Saint-Thibaut-de-Coux et des Echelles. »

Qui viendra donc troubler tant de beauté sereine et transformer maléfiquement un pur bonheur en un drame déshonorant ? ... L'amour, avec ce qu'il secrète de perfide quand les sens dominent.

Car le fils cadet de la maison, Maurice qui a vingt quatre ans, succombe à sa passion pour la sensuelle Edith, trente ans, l'épouse de son patron Maître Frasne. Au cours d'une scène déchirante et passionnelle au pied du Calvaire de Lémenc où Mme Frasne lui avait donné rendez-vous, il accepte de partir en Italie avec elle.

« Le choix de ce lieu était déjà un défi à l'opinion : il domine Chambéry et partout on l'aperçoit... Cette petite chapelle du Calvaire,

d'architecture byzantine, se compose d'un dôme et d'un péristyle supporté avec quatre colonnes et surélevé de quelques marches. Un archevêque de Chambéry y fut enseveli en 1839... »

Les amants fuient de l'autre côté des Alpes. Maurice, insensible au scandale que l'adultère ne manquera pas de causer, ne se doute pas que le déshonneur va terrasser sa famille puisqu'il sera accusé de vol, et quel vol, par Maître Frasne.

Nous assistons avec consternation au poignant malheur de François Roquevillard et des siens. La mort viendra plusieurs fois



La Vigie : le domaine familial des Roquevillard

remuer l'aiguillon déjà planté dans leurs chairs. Mais le courage de Maurice qui se livre à la justice, sa dignité et la fin édifiante du roman ne manqueront pas de bouleverser un lecteur haletant.

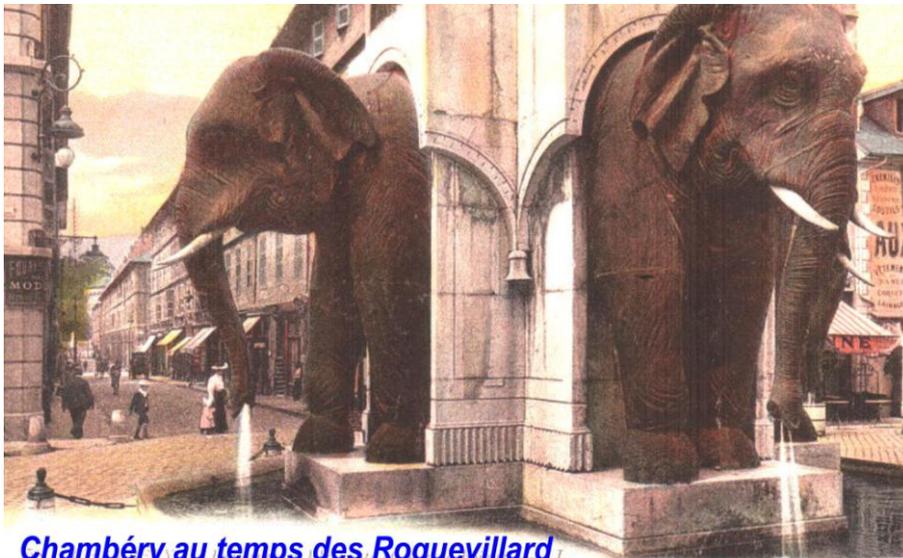


C'est tout l'art d'Henry Bordeaux d'avoir abordé avec franchise cette affaire de mœurs aggravée de malhonnêteté, et d'en avoir exprimé toute la gamme des réactions engendrées qu'une époque pudibonde et peu tolérante n'a pas manqué d'exacerber.

En 1943, un film d'après ce roman d'Henry Bordeaux est réalisé par Jean Dreville. L'acteur Charles Vanel, entouré de Charpin, Aimé Clariond, Mila Parely, Simone Valère et



quelques autres oubliés à ce jour, a créé un de ses plus beaux rôles dans celui de François Roquevillard, le patriarche. Le château de Chiron à Cognin - aujourd'hui démoli - a servi de cadre à cette comédie dramatique.



LA ROBE DE LAINE

Octobre 1909 - juillet 1910

La date de conception de ce roman est importante car il paraît improbable qu'au vingt-et-unième siècle où les princes héréditaires épousent solennellement des mannequins plus ou moins exotiques qui se coulent, avec une aisance effrontée, dans leur habits d'altesses, il est peu pensable dis-je qu'une telle histoire, si elle est ressentie au premier degré, soit possible.

La quatrième de couverture de ce roman célèbrissime, réédité par les Editions du Rocher en 1990, nous donne une synthèse impeccable de l'intrigue: « Dès le début, nous savons : Raymonde n'a pas survécu à son désastreux mariage, les négligences, la cruauté de son époux, les faussetés de la vie parisienne, l'ont empoisonnée... »

Cela commence comme un conte de fée. Raymonde, fille unique du garde-chasse du château de la Vierge-au-Bois - un nom tout en symboles - éblouit M.Cernay, nouveau propriétaire de lieux, par sa virginale jeunesse parée d'une simple robe de laine. Ce veuf, sur le point de se remarier, comme l'annonce la chronique mondaine, avec Mademoiselle Simone de R..., l'épouse et met un Paris mondain à ses pieds.

Raymonde se doit de porter les créations des grands couturiers mais c'est dans sa robe de laine qu'elle aimerait se nicher. Elle « éprouvait un malaise invincible à coudoyer ces femmes plâtrées, toutes chevronnées de vie parisienne, qui peuvent plaire isolément, mais dont le rassemblement revêt une sorte de solennelle horreur et dégage ce parfum de fleurs qui se décomposent. »

Malgré la naissance de la petite Dilette, la mélancolie aura raison de la jeune femme qui s'éteint. Ecrasé de remords, son époux ordonnera qu'on lui mette sa robe de laine pour son dernier repos.

Henry Bordeaux a dédié ce roman à son ami Pierre Loti. « C'est, ici, l'histoire d'une petite fille toute simple que broie la cruelle vie moderne. »

La vie moderne, plus cruelle que jamais en 2004 avec ses paradis artificiels et ses leurres fatals...

LA RESURRECTION DE LA CHAIR

1919. Tome I de « La jolie Fille de Thann »

Ce roman (écrit au chalet du Maupas entre août et décembre 1919) qui raconte « une histoire de mœurs » est un bouleversant témoignage de ce que vécut la jeunesse française pendant la grande guerre.

Nous ne pouvons préciser si l'éditeur lui accordait l'astérisque virginal qui accompagnait les ouvrages pouvant être mis entre toutes les mains –peu nombreux à cette époque- mais nous nous en passerons volontiers tant il nous interpelle par la beauté et la cruauté de son intrigue qui se déroule entre Chapareillan, en Savoie, et Thann, en Alsace. Ce roman, tout en délicatesse bien que très réaliste, est dédié par l'auteur « Aux Morts de l'Hartmann et Aux Trois Vallées d'Alsace ». Avant d'entrer dans le vif du sujet, nous précisons que la première édition en a été tirée sur papier pur fil des papeteries Prioux.



Le village de Barraux près de Chapareillan en 1914

« Elles étaient cinq lavandières, groupées autour de la fontaine, abritées contre le vent... » Ces cinq femmes de Chapareillan, « ... la Claudine Bergeron qui a perdu deux fils à la guerre, dans ces combats sanglants des Vosges livrés en 1915 pour conquérir la crête du Linge et celle de l'Hartmannswillerkopf... Virgine Grenouillet, dont le fils boiteux n'est pas parti, Martine Glénat, dont le mari -est-ce possible? un père de six enfants - était mobilisé dans un régiment territorial, et Pauline Grattier, à qui l'on a renvoyé son garçon, un pied gelé, et Anastasie

Mollard, vieille fille sans famille qui travaille pour autrui. », ces femmes, donc, aperçoivent la dame Bermance qui s'en revient de la messe, comme tous les matins. Le facteur lui remet une lettre, voilà de quoi aiguïser les curiosités !

« Elle s'arrêtait ainsi l'an dernier, quand elle recevait les lettres de M. André... toutes les cinq le revirent à cet instant... grand, mince et gai, des traits accentués, et un beau sourire clair par-dessus, un béret de chasseur alpin sur la tête, une pipe à la bouche, une canne à la main... » Voilà le portrait du héros, mort depuis deux bons mois, le 25 décembre 1915.

« La silhouette noire, en grand deuil, se rapprochait en effet. Déjà, elle dépassait à sa droite l'amas de bâtiments démantelés et quasi ruinés qui marquent encore l'emplacement de l'ancien château des marquis de Pizenson. Ce château fort, bâti dans la plaine à l'abri du Granier, faisait face aux forteresses des Marches, de Bellegarde et d'Aprémont qui gardaient la frontière de Savoie sur ces confins disputés par les ducs savoyards aux armées de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV... Juste au-dessus... se dresse... le domaine de la Colombière. La maison du dix-huitième siècle rappelle les Charmettes de Jean-Jacques au-dessus de Chambéry : même douceur rustique, même larges tuiles brunes arrondies qui prennent de beaux tons de châtaigne... »

Arrivée chez elle où l'attend Gertrude, la vieille servante bien peu zélée, la dame relit cette lettre qui porte le timbre de Thann en Alsace. « Elle en avait tant reçu, de ces lettres d'Alsace, quand son fils vivait ! » Celle-ci, datée de mars 1916 est écrite par Maria Ritzen, la fille de ces braves gens qui logèrent le jeune officier savoyard pendant son passage fatal en terre d'Alsace. Maria demande à la mère d'André de venir à Thann... « Vous rendrez aussi visite à sa tombe au cimetière militaire de Moosh. Ce n'est pas très loin... Pour moi aussi, pour moi surtout, il faut venir... André est venu pour la dernière fois le 18, au moment de quitter la brigade et d'aller commander sa compagnie... Il était si gai, si jeune, si courageux. Il m'a demandé d'être sa femme... Ah! si vous saviez comme c'est terrible de perdre son ami, son fiancé, son mari... Alors, écoutez ma prière et venez, sans attendre, au secours de celle que votre fils chéri a choisie et qui est désespérée. »

La mère d'André réfléchit toute la nuit, relit les lettres du jeune ingénieur de l'école de l'électricité de Grenoble, sous-lieutenant de réserve, qui avait rejoint son corps le second jour de la mobilisation à Bussang.

« ...Nous descendons dans une jolie vallée aux pentes couvertes de sapinières. C'est tout à fait comme chez nous. Une vieille paysanne, à mon passage, se signe et me dit : Prenez garde, ils sont si méchants! ...Partout, les habitants se montrent, figures radieuses. Ils n'en reviennent pas d'avoir vu la fuite précipitée des Prussiens... On me loge chez un brave homme, un ancien combattant de 1870... Il veut me raconter ses campagnes, mais je ne puis l'écouter, je dors debout... »

André avait été blessé de deux balles à la jambe et au bras et sa mère, prévenue, l'avait ramené à Chapareillan. Mais à peine guéri, le jeune homme avait voulu rejoindre son unité pour ne point revenir.

Dès le lendemain matin, Mme Bermance prit le tramway qui va de Chapareillan-Ville à Grenoble. Elle entreprend les démarches pour obtenir un laissez-passer et, ballottée d'un train à l'autre, elle arrive à Bussang où l'attend Maria Ritzen « ... et les deux femmes se regardèrent enfin. Mme Bermance, vieillie, portait les stigmates de son long voyage. Mais Maria Ritzen ? Ressemblait-elle si peu au portait éblouissant qu'en avait tracé l'enthousiasme d'André? La plus jolie fille de Thann, une auréole de cheveux dorés, de grands yeux bleu sombre qui semblaient noirs, une peau si blanche. La chevelure disparaissait sous la coiffe noire, le teint était comme décoloré, marqué çà et là de petites taches de rousseur, les traits creusés, la bouche tombante et sur ce visage presque enfantin une expression de tristesse, de découragement... »

Bien accueillie par les parents de Maria, une famille typiquement alsacienne, dont les fils, Karl et Peter sont devenus Charles et Pierre depuis peu, la mère d'André peut enfin se rendre au cimetière de Moosh où repose son fils. On lui fait visiter écoles et hôpitaux, elle découvre la beauté de l'Alsace : « ... Elle connut Thann, si jolie au débouché de la vallée... au bord de la Thur... Elle aima ses rues propres et étroites, quelques unes douloureuses aux maisons éventrées, qui aboutissaient au riant vignoble du Ringen... ses vieilles maisons aux toits pointus... son cimetière même, blanc et clair, dont les inscriptions sont parfois pareilles à des invocations à la France : Tué au siège de Belfort, chevalier de Saint-Louis, Officier de la Légion d'Honneur, dernier député du Haut-Rhin... ».

Bref, elle est reçue partout, chez les Hedling entre autre, riche famille d'industriels qui a perdu deux fils au front, le dernier à l'Hartmann comme le pauvre André. L'auteur, épicurien, décrit un menu conforme aux traditions :

« ...il comportait ce civet de lièvre aux nouilles... qu'un bouquet garni, thym, laurier, oignon, échalote, clous de girofle, assaisonne et parfume, mêlant sa saveur à celui du vieux cognac versé goutte à goutte sur les morceaux dorés, et ce parfait de foie gras, rose et fondant, cuit au four dans sa croûte, qui figurent à juste titre parmi les plats auxquels l'Alsace doit sa réputation gourmande ; au dessert, la tarte aux quetsches, conservées comme fraîches, coupées en deux, saupoudrées de sucre et d'un peu de cannelle sur la pâtisserie devenue croustillante à la cuisson. ... »

Mais un soir, Maria se présente, défaite, dans sa chambre et lui dit, dans un souffle, qu'elle attend un enfant d'André, conçu la veille de son départ fatal au front.

Mme Bermance est alors écrasée par le poids du péché. Maria plaide passionnément sa cause : « ...Ah ! ne me jugez pas, Madame, comme si nous vivions en des temps ordinaires. Avant la guerre, l'existence, ici, était paisible, régulière, calme, comme chez vous sans doute... Et puis, la guerre est venue, et dès lors on a vécu dans la fièvre et l'espérance. ...

Quand les obus venaient éclater sur nous, quand nos troupes attaquaient et quand nous les voyions revenir avec tant de boue sur le corps et une telle fatigue sur le visage que nous aurions embrassé nos hommes un à un pour les remercier de se battre pour nous, de souffrir et de mourir pour nous. » Et surtout, elle arrache à la mère d'André la promesse de ne pas trahir son secret car ses parents, son père surtout, ne lui pardonneraient pas un tel manquement à l'honneur.

Mme Bermance, accablée par « la faute » de son fils disparu en héros, décide de protéger Maria jusqu'à la naissance et convainc les Ritzen de lui confier leur fille pendant quelque temps afin que l'air de Savoie lui redonne vitalité et forces. Voici donc la jeune femme à Chapareillan qu'elle découvre sous le mauvais temps. « Et voici que, subitement, le vent ayant tourné, le rideau s'était tiré d'un coup sur le décor. Elle en avait eu, dans sa chambre, comme un éblouissement... Au confluent de trois vallées, Chapareillan voit s'ouvrir la Savoie entre le mont Granier et la Roche du Guet, et s'allonger la plaine où coule l'Isère, tandis que plus à droite se dentellent les Alpes dauphinoises... »

Malgré sa discrétion, Maria se fait une ennemie, Gertrude, «... peu portée à la bienveillance avec l'étrangère qui avait osé envahir la cuisine et utiliser le fourneau pour des mets inconnus et trop appréciés. »

D'ailleurs l'accent de l'Alsacienne aux consonances teutoniques ne fait qu'empirer la méfiance et la jalousie ancillaires.

Et une nuit, aidée d'une sage-femme rustique mais habile, la mère d'André aide Maria à mettre son enfant au monde : « Elle sera la mère et la servante de celle que son fils a séduite » et présentera avec une immense fierté son petit-fils aux gens du village pas forcément bien intentionnés, qui se figent et s'extasient « devant le petit morceau de chair, le louant, l'admirant... Il passe de main en main, et les mains calleuses, noueuses et noires se font expertes avant de le passer aux suivantes... »

« Sous le toit des Bermance, une vie nouvelle et préservée recommence. La chair est ressuscitée dans le sein d'une femme, et par l'amour d'une autre femme qui a vaincu la mort. »

LA MAISON MORTE

1921

Ce roman est avant tout un hymne d'amour pour la Maurienne, la Haute-Maurienne en particulier, où l'auteur connut les joies grisantes de la chasse dans toute la noblesse de l'art, lorsque le gibier est respecté, adversaire loyal et estimable, splendide et intelligent, dont le chasseur contribue à réguler le nombre il faut bien l'admettre. Chaque année, le héros de ce roman, jeune avocat à Chambéry, «... allait passer trois ou quatre semaines à Bessans ou dans les chalets de la Combe de la Lombarde qui sont encore plus hauts dans la montagne. J'étais parti joyeux pour cette chasse... Or, avant l'heure de la battue, je vis tout à coup se profiler sur l'arête, à vingt pas de mon poste, un chamois... J'avais souvent observé, avec mes jumelles, les jeux lointains et charmants des chamois sur la neige. J'avais pu constater avec stupéfaction leur puissance musculaire qui attaque de front les parois verticales, la sûreté de leurs sabots qui se fixent comme des crochets de fer à la moindre saillie du rocher, leur fuite vertigineuse... Mais celui qui était là, tout près, indifférent, paisible, naturel, me livrait un autre secret : celui de la proportion dans toutes ses lignes. De taille moyenne, il paraissait grand, porté sur les quatre pattes noires qui donnaient une impression de solidité sculpturale. Sa robe d'été, d'un fauve qui tirait sur le rouge et blanchissait au ventre... le cou s'allongeait avec grâce. Les cornes d'ébène, recourbées en forme de crochet arrondi, et dont je distinguais même les cannelures, donnaient à la tête petite un air de fierté comme une coiffure haute achève un visage de femme... Auprès de lui, le cerf m'eût paru trop lourd et trop mou le chevreuil. »

Lire cette histoire consiste à s'immerger, page après page, dans un luxe de descriptions toutes plus flamboyantes de beauté et d'admiration : « ...En moins de deux heures, je vis se dérouler devant moi la Haute-Maurienne... La première neige s'était arrêtée à quelques centaines de mètres au-dessus du fond de la vallée. Quand le soleil la frappait, elle éblouissait... après Lanslebourg dont l'église au clocher de pierre est juchée sur un rocher comme un piédestal, on a l'impression d'atteindre le cœur même de ce pays sauvage et attrayant ensemble... Le nom de Maurienne vient en effet des Maures qui, pendant tout le dixième siècle, s'étaient réfugiés là après leur invasion rompue... »

Cela explique sans doute bien des traits du caractère mauriennais... « Le costume de Bessans est d'une rigidité tout espagnole : jupe noire bouffante, corsage noir, tablier et fichus bruns ou bleu sombre, cornette en auréole de tulle noir, dont la coiffe... est parée d'un ruban. Si les femmes âgées ou en deuil le portent noir, les jeunes le choisissent cerise, ou écarlate, ou orange... Les traits de ces femmes sont d'une surprenante régularité, quelquefois accentués, nez busqués, mentons volontaires. On prétend que la race a gardé du sang sarrasin. Elle est brune d'habitude mais j'ai vu des jeunes filles aux cheveux roux. Dans tous les cas, elle a une noblesse d'allure... »

Bref, dans ce décor sauvage et d'une grande pureté originelle, il y a une maison bâtie comme l'on bâtissait autrefois, en pierres de taille juxtaposées... la date -1630- est inscrite sur l'arc de granit au-dessus de la porte de la cour. Cette maison abrite le rude Jean-Pierre Couvert et sa famille, son épouse la bonne Pétronille, Benoît le fils aîné célibataire qui a émigré dans la foinière lorsque Claude le cadet, joyeux et exubérant, a pris Maddalena pour femme, une italienne farouche et travailleuse.

Procédurier à ses heures, le patriarche est un bon client pour l'avocat qui prend pension dans la maison Couvert lors de ses pérégrinations cynégétiques. D'autant qu'il trouve en Claude un assistant doué et loyal qui s'avère incontournable pour organiser la chasse au traque et fixer les postes aussi bien que pour réunir les brindilles, préparer le feu en un clin d'œil, cuire la soupe et réussir quelques recettes italiennes qu'il tient de sa femme, un peu trop pimentées parfois mais si stimulantes... Ah, la minestrone de Claude, son rizotto cuit à point, ses fritures de champignons ramassés le jour même ! On ne peut lire les pages 31 et 32 sans avoir l'eau à la bouche...

Faut-il admettre l'effet maléfique du diable de Bessans, bien connu dans le folklore mauriennais, dans le drame qui va engloutir cet Eden rupestre et simple ? Une chanson de nos jours dit : « Un homme, une femme... chabadabada... », mais quand deux hommes vigoureux vivent sous le même toit qu'une femme jeune, accorte, et ténébreuse, ce n'est pas le diable qui taquine mais bien la nature qui décide et la musique prend soudain des accents tragiques.

Il y a eu mort, il y a eu meurtre, mais les voix se sont tuées, en ce début du vingtième siècle, les regards se sont détournés, l'affaire a été étouffée mais la maison de Jean-Pierre s'est refermée sur le malheur.

Pétronille est morte de chagrin, le vieil homme rentre au couvent, les amants maudits s'entredéchireront jusqu'à se séparer - Mort, où est ta victoire ? a écrit Daniel Rops, - autre grand écrivain de Savoie - et la maison n'abrite plus personne. C'est la maison morte !

Dans ce roman, Henry Bordeaux balaie toute sa palette d'auteur pictural sublime, son amour de la Savoie et nous livre, sans fausse pudeur mais bien au contraire, avec une sincérité digne de l'homme, une affaire de mœurs atroce, drame biblique hélas répété depuis Caïn et Abel à nos jours.



La « Maison morte », juillet 1946.

*Photo P. Dufournet
(Cahiers de Savoie.)*

YAMILE SOUS LES CEDRES

1922

S'il fut le chantre intarissable d'une Savoie belle et authentique, Henry Bordeaux ne manqua cependant aucune occasion de découvrir le monde où il dispensait chaleureusement un message d'amitié et de fraternité en tant que diplomate mandaté par la France... en Algérie, au Maroc, au Canada entre autre... et au Liban d'où il ramena l'histoire émouvante de Yamilé sous les cèdres. Le cèdre, emblème du Liban, les Cèdres lieu où s'accomplit la tragédie.



Cette histoire passionnée et sanglante de deux très jeunes amants rattrapés par la mort évoquerait tout simplement le mythe de Roméo et Juliette mais leur appartenance à deux religions de tout temps rivales, on hésite à écrire « ennemies », provoque une situation aux échos familiers, contemporains, modernes : la difficulté de cohabitation de communautés que la religion sépare.

« Ils se sont appelés Omar et Yamilé ». Cette simple phrase, préambule de l'histoire, ces deux prénoms aux consonances arabes sont loin de nous livrer le fin fond de l'affaire mais il faut savoir que Yamilé appartenait à une ethnie chrétienne, ce qui n'a rien d'étonnant en soi puisque « le Liban est en majorité maronite aujourd'hui, sauf les villes de la côte, les villages druses qui longent la plaine de la Békaa et les villages musulmans du casa d'Akka ». Henry Bordeaux écrivit ce roman en 1922, il est important de le signaler. Les choses ont évolué à ce jour, à l'avantage des Druses et Chiïtes.

Les peuplades de la région d'Antioche et de Hama, d'origine araméenne comme Jésus Christ, furent parmi les premières converties au christianisme. Mais la conquête arabe les rejeta vers la montagne, guidées par leur chef Jean Maron. L'auteur ajoute : « Gardés par les remparts naturels des rochers, des gorges et des forêts, ils firent du Liban une citadelle qui résista aux invasions... ils furent les alliés naturels des croisés... »

Le cèdre occupe la moitié du blason du Liban. Certains sont tricentenaires, véritables témoins du monde... Lamartine disait qu'ils sont les monuments naturels les plus célèbres de l'univers. C'était avant une guerre récente et désastreuse où la poudre et le métal des lance-roquettes ne respectèrent rien, ni gens, ni bêtes ni les arbres bleus aux ailes déployées, souvent fracassées.

C'est au lieu-dit Les Cèdres que le drame fut consommé. Cinquante ans plus tard, Khalil Khoury qui fut fiancé à la jeune et splendide Yamilé, se fait chanter pour conter l'atroce destin au voyageur attentif.

« Elle était droite comme un jeune peuplier. Ses cheveux châtain clair... encadraient un cou long et bien attaché... Sa joue était ambrée, de cette patine d'or que l'air vif donne à la chair, mais là où la peau demeurait cachée d'habitude, au bras quand elle relevait la manche, à la nuque si elle soulevait le voile qui retombait, je surprénais une blancheur que je n'eusse imaginée, que ne m'avait révélée aucune créature vivante dans notre Liban où toutes les jeunes filles ont des chevelures noires comme les troupeaux de chèvres. Cette blancheur me causait un délice, une torture ensemble, comme si elle exaltait et dépassait mon désir... »

Tant de beauté magnifie le bonheur serein qui s'annonce mais le ciel en a décidé autrement. Au cours d'une promenade, les maronites côtoient un groupe de musulmans. On s'observe furtivement, des regards éblouis s'échangent et l'amour déferle dans les cœurs et ruine les codes ; les rites ancestraux sont brocardés, bafoués l'hospitalité légendaire et la haine s'exacerbe au point de confondre honneur et crime. Là où l'on pourrait espérer tendresse et compréhension, ce conseil de famille réuni en hâte s'avère impitoyable : « L'inimitié des proches est plus pénétrante que la piqûre des scorpions. » La main qui fera couler le sang sera-t-elle musulmane ou chrétienne?

On ne peut s'empêcher de constater que le port du voile se révèle facteur crucial. Car, pour complaire à l'homme qu'elle a épousé selon le rite musulman, Yamilé porte le voile alors que les jeunes femmes maronites vont tête nue et fières de leur liberté : « Le détail du voile abaissé me consterna. Il signifiait trop bien l'apostasie d'Yamilé. Elle renonçait à sortir les joues et les cheveux libres. » En l'an 2004, le dilemme du port du voile ne fait-il pas encore la une dans les journaux ?

S'ensuivra un jugement mais les lèvres pourpres de la jeune femme accusée d'avoir trahi son dieu ne répondront qu'amour : « Déjà le prêtre... abordait le chef le plus grave de l'accusation. Yamilé, catholique selon le rite maronite, pieusement élevée et qui avait été l'honneur des jeunes filles de Bcharré, avait-elle abjuré pour entrer dans la religion de Mahomet ?... le cœur de la pauvre enfant me fut ouvert : ... Non, je n'ai pas renié mon Dieu tout au fond de mon être. Mais quoi ! j'aime et je ne pense qu'à mon amour, j'aime et je ne trahirai pas mon amour... »

Amour ! Amour ! mais le jugement des hommes, quand il se nourrit d'orgueil qui engendre la haine, que sait-il de l'amour ?... Il se donne bonne conscience en faisant couler le sang au nom de la religion mais aucune religion ne demande le sang ! Dieu n'a-t-il pas retenu le bras d'Abraham quand il allait égorger son fils Isaac pour offrir le sacrifice de son sang à l'Etre suprême?

Au vingt et unième siècle encore, les dieux ne sont pas tombés sur la tête mais, au regard de certaines situations, ils servent parfois de justification majeure aux pires atrocités. Ainsi, « Yamilé sous les Cèdres » se révèle particulièrement moderne et nous lisons avec bonheur ce roman baigné de poésie lumineuse et de réalisme.

LES SOURCES ET NOS REMERCIEMENTS

L'ouvrage qui a servi de guide et de référence à cette étude est de Madame Anne Buttin : « Henry Bordeaux romancier savoyard » publié en 1990.

Il faut y ajouter des éléments de la correspondance de l'académicien, une publication des « Amis du vieux Chambéry » lors de la commémoration du centième anniversaire de la naissance d'Henry Bordeaux et « Histoire d'une vie », le recueil de ses mémoires.

Nous remercions Philibert du Roure pour les précieux témoignages sur son grand-père et la mise à notre disposition d'ouvrages et de documents iconographiques.

Cette partie du livre n'a que la modeste prétention de situer Henry Bordeaux dans son temps. Elle a pu être réalisée grâce à la passionnante confrontation de l'Histoire et de la lecture d'un grand nombre de ses romans.

**LE GROUPE DE RECHERCHES ET D'ETUDES
HISTORIQUES DE COGNIN EN 2004**

<i>Claire Basset</i>	<i>secrétaire</i>
<i>Micheline Bertout</i>	
<i>Françoise Boulanger</i>	
<i>Danièle Costaz</i>	
<i>Patrick Desboeufs</i>	
<i>André Guéry</i>	
<i>Ginette Ion</i>	
<i>Victor Letailleur</i>	<i>Trésorier-adjoint</i>
<i>Franck Machet</i>	
<i>Marie-Claude Michel</i>	<i>Secrétaire-adjointe</i>
<i>Nicolas Million</i>	<i>Président</i>
<i>Franck Morat</i>	
<i>Jeanine Perchaud</i>	
<i>Maurice Perchaud</i>	
<i>Eric Perello</i>	
<i>Edmée Perrier-Perrery</i>	<i>Trésorière</i>
<i>Myriam Pillu</i>	
<i>Bernard Pillu</i>	
<i>Jacqueline Rimbaud</i>	
<i>Jeanne Rota</i>	
<i>Marie Roulet</i>	
<i>Georges Schlibs</i>	
<i>Claude Vallier</i>	<i>Président fondateur</i>
<i>Henriette Varon</i>	
<i>Jacqueline Vernier</i>	

Crédits photographiques : Photothèque du G.R.E.H.C. (cartes postales anciennes, photos Jean-Pierre Teste, Club Photo de Cognin, Nicolas Million). Familles du Roure, Opinel et Schlibs. Documents I.N.J.S.

Rédaction et composition : Nicolas Million, avec le regard technique de Victor Letailleur pour la mise en page et le traitement des illustrations.

LA VILLA GALLO-ROMAINE	5
<i>Un patrimoine préservé et valorisé</i>	6
<i>Avant la découverte</i>	7
<i>Sept ans de fouilles, sept siècles d'histoire</i>	10
<i>Une construction à vocation agricole</i>	15
<i>Les témoins de la vie quotidienne</i>	19
<i>L'histoire continue</i>	24
LE CANAL AU FIL DU TEMPS	27
<i>Au temps des châteaux</i>	28
<i>1730 : La première carte du canal</i>	37
<i>L'âge d'or du canal</i>	43
<i>Le règlement, c'est le règlement</i>	55
<i>Petites querelles et gros soucis</i>	62
<i>Epilogue provisoire</i>	66
<i>Au bord du canal, la poterie Schlibs</i>	71
<i>Sur le canal, la coutellerie Opinel</i>	77
DU CHATEAU DE CORINTHE A L'INJS	97
<i>Mariages princiers</i>	98
<i>Les malheurs du ci-devant marquis</i>	100
<i>Un certain abbé de l'Epée</i>	104
<i>Madeleine Barthélemy</i>	107
<i>L'Institution des Sourds-Muets</i>	109
<i>Des paroles et des signes</i>	111
<i>L'Institut National de Jeunes Sourds</i>	125
<i>L'INJS aujourd'hui</i>	131
<i>Petit château est devenu grand</i>	137
<i>Science et surdité</i>	143
<i>L'ombre et la lumière</i>	146
HENRY BORDEAUX EN SON TEMPS	148
<i>Le temps d'Henry Bordeaux</i>	149
<i>Le temps de la formation</i>	151
<i>Le temps de la gloire</i>	156
<i>Le temps maîtrisé</i>	173
<i>Souvenirs et anecdotes par Philibert du Roure son petit-fils</i>	181
QUELQUES ROMANS D'HENRY BORDEAUX	185
<i>Le Lac noir</i>	186
<i>Les Roquevillard</i>	192
<i>La Robe de laine</i>	195
<i>La Résurrection de la chair</i>	196
<i>La Maison morte</i>	201
<i>Yamilé sous les cèdres</i>	204